

DU MÊME AUTEUR

ÉCRITS

Viande de "Bourgeois". Louis Michaud, 1906.

Le sentier d'Allah. Chez l'auteur, Hammamet, 1927.

ALBUMS DE DESSINS

Artistes et Bourgeois. G. Boudet, 1894.

Mince de Trognes! G. Hazard, 1897.

Femelles. P. Ollendorff, 1901.



**LE FŒTUS
RÉCALCITRANT**

par Jossot

présenté et annoté par

HENRI VILTARD

finitude
2011

LE FŒTUS RÉCALCITRANT



© éditions Finitude, 2011

— *Voyez ce petit révolté qui refusait d'entrer dans la Vie!*

QUAND un fœtus récalcitrant ne manifeste qu'un médiocre empressement à sortir des entrailles maternelles, on va quérir les forceps et, sans tenir compte de ses cris de protestation, on l'introduit dans la vie.

Puis on le ligote dans un maillot liberticide tandis que l'auteur de ses jours, flanqué de deux témoins, se dirige vers la mairie et l'église pour bombarder son rejeton sectateur d'une religion et citoyen d'une patrie, tout en négligeant, bien entendu, de lui demander son avis.

Au bout de quelques mois le gosse apprend à faire

le beau sur ses pattes de derrière, à venir quand on l'appelle, à ne pas faire pipi au lit, à ne se servir que de sa main droite ; on le dresse, on lui enseigne mille et un tours ; on le dote de tous les petits talents de la société à laquelle déjà il appartient.

Dès qu'il balbutie quelques mots, on l'apporte aux « déformateurs du cerveau » : ceux-ci l'asseyent sur un banc ; ils lui font croiser les bras, le contraignent au silence et à l'immobilité au seul âge où la nature exige la turbulence. Dans la suite ce refoulement produira sa réaction et, devenu un homme, l'élève ne cessera plus de s'agiter.

Pour l'instant on le mate ; au signal il se lève, s'assied ou s'agenouille (l'agenouillement est l'exercice d'assouplissement par excellence). On lui fait rabâcher des syllabes dépourvues de signification : ba, be, bi, bo, bu ; on s'ingénie à développer sa mémoire au détriment de son intelligence.

Profitant de la malléabilité des méninges infantiles, les déformateurs inculquent aux jeunes sujets qui leur sont confiés tous les mensonges sur lesquels repose la société ; ils s'évertuent à éveiller en eux des tendances antinaturelles, car ils considèrent la nature comme la Grande Hostile et estiment que tout ce qui est naturel doit être aboli : ils n'admettent que

l'artificiel, le compliqué, l'anormal, le laid ; ils s'efforcent surtout d'étouffer la pensée. Ah ! S'il leur était permis de comprimer les petites caboches entre des ais pour arrêter toute germination d'idées!...

Faire travailler la mémoire, annihiler le raisonnement, tel est leur programme. L'individu qui pense par lui-même s'aperçoit, tôt ou tard, que tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des sociétés. Alors il s'insurge. C'est ce qu'il faut, à tout prix, éviter.

Pendant les récréations les élèves jouent à « saute-mouton » ; ils apprennent ainsi, de bonne heure, à se grimper sur le dos les uns les autres. Participant tous au même divertissement, ils contractent le goût de vivre en troupeau ; ils acquièrent la mentalité grégaire. Ils jouent encore à d'autres jeux où règne la discipline : aux barres, au foot-ball, à des jeux où l'on se bouscule, où l'on donne et reçoit des coups comme à la guerre. Les déformateurs veillent surtout à ce qu'aucun d'eux ne s'écarte en quelque coin pour rêvasser.

Voilà le dressage auquel je fus soumis. Seulement, comme j'avais été un fœtus récalcitrant, mon insubordination ne fit que croître au fur et à mesure que je grandis.

Ce qui, surtout, me sauva de la funeste influence des déformateurs, ce fut le cadeau qu'une fée munitrice jeta dans mon berceau : elle me gratifia de la plus belle des vertus : la paresse.

Né fatigué, j'ai employé tout mon temps à me reposer ; les déformateurs s'époumonaient en vain pour me corner aux oreilles leurs calembredaines les plus fastidieuses, je ne les écoutais pas : mon imagination faisait l'école buissonnière et vagabondait Allah sait où.

J'ignorais donc ce que mes condisciples avaient appris ; par contre, je savais bien des choses que mes déformateurs eux-mêmes ne soupçonnaient pas. La rêverie est la meilleure des éducatrices ; mais elle choisit ses élèves et ne consent à donner des leçons qu'à ceux qui se blottissent dans son giron.

Elle m'enseigna que l'activité est une maladie honteuse et que les agités ont tort de sanctifier le mouvement perpétuel : « L'Homme, m'apprit-elle, n'est pas fait pour se livrer à d'épileptiques gesticulations ; s'éxténuer n'est pas le but de son existence : il est sur terre pour vivre dans la méditation et la paix ».

Ainsi chapitré, je me suis dirigé, avec confiance, dans la voie sainte de l'inaction. De ce chemin sacré je ne me suis pas écarté durant toute ma vie.

Quelqu'un objectera, sans doute, que vingt numéros de *l'Assiette au Beurre* entièrement dessinés par moi ; que ma collaboration au *Rire*, à *l'Action* et à bon nombre d'autres journaux ; que mes albums, mes expositions particulières en France et à l'étranger, mes affiches qui couvrirent les murs de Paris et des principales villes de province ; que tout cela a bien nécessité, de ma part, une certaine somme de travail.

— C'est entendu, répondrai-je, les apparences sont contre moi ; pourtant je persiste à prétendre que je n'ai jamais travaillé : je me suis toujours diverti.

Le caricaturiste ne travaille pas : il joue ; il s'adonne au plus noble des jeux : il s'amuse à créer.

Or, il ne peut enfanter que par l'opération du Saint-Esprit. Pour cela il doit se placer dans un état de passivité réceptive et attendre que descende sur lui cette langue de feu qu'on nomme l'inspiration. Il n'est qu'un médium recevant des influx et les transposant sur le papier.

Quand l'Esprit cesse de souffler sur lui, quand l'inspiration est tarie, le caricaturiste aurait tort de s'obstiner : qu'il se garde de transformer son art en labeur pénible, il cesserait d'œuvrer en artiste, même s'il est en possession d'une technique très savante, ses

productions resteraient sans vie, n'étant plus animées par le souffle créateur.

D'ailleurs pourquoi se donnerait-il de la peine? Pour gagner de l'argent?... En ce cas, qu'il renonce à l'Art et se lance dans le négoce: il s'enrichira plus vite.

*

D'où m'est venue ma vocation de caricaturiste? Quelles causes m'incitèrent à déformer la figure humaine au lieu de la reproduire dans son exactitude?

Pour le savoir il nous faut revenir en arrière.

Quand j'étais potache, je traçais sur mes cahiers et mes bouquins les têtes de mes professeurs et de mes pions. Cet exercice, qui n'était pas prévu au programme universitaire, absorbait tout mon temps.

« Chaqué homme, nous apprend Emerson¹, porte en lui un appel ». Ayant entendu le mien, je ne pouvais faire autrement que d'y répondre. J'ai donc suivi la direction que m'indiquait mon maître intérieur.

J'ai reproduit, d'abord maladroitement, en ne parvenant pas à éliminer de ma plume certaines

1. Ralph Waldo Emerson (1803-1882), écrivain et philosophe, chef de file du mouvement transcendantaliste américain. Jossot avait probablement lu *Société et solitude* qui a été publié en français en 1911.

exagérations, les tares physiques de mes éducateurs. Peu à peu j'arrivai à mieux saisir leurs expressions et leurs attitudes: à partir de ce moment le jeu devint passionnant. Depuis longtemps déjà, je ne prêtais plus qu'une oreille distraite aux inepties que ces cuistres s'efforçaient de m'inculquer; elles me parurent, désormais, dépourvues de toute espèce d'intérêt.

Dix années auparavant, Willette m'avait précédé sur les bancs du même lycée. Quand plus tard, à Paris, je fis sa connaissance, il m'avoua que, tout comme moi, il avait été un cancre fieffé.

Les têtes exécrées des bourreaux de mon intellect n'étaient pas mes uniques modèles: je portaiturais également mes condisciples. Déjà les visages de ces fils de bourgeois laissaient deviner ce qu'ils seraient plus tard: des utilitaires dépourvus d'idéal, des négociants, des industriels, des gens d'affaires, des huissiers, des pharmaciens, des notaires.

Le collège offre, de bonne heure, à l'enfant qui observe, une image réduite de la société qui ne tardera pas à l'opprimer: il y a déjà, parmi les potaches, des arrivistes, des dirigeants, des pontifes et des ratés.

Je les fuyais tous, n'en ayant découvert aucun avec qui je fusse en communion d'idées; d'ailleurs eux